

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 80

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

LES THÉÂTRES PENDANT LA SEMAINE SAINTE.

Il est de tradition que pendant les jours saints le théâtre ferme ses portes au public et ne vienne pas, par des impressions mondaines, éloigner l'idée des fidèles des régions sereines et mystiques où doit se perdre sa pensée. — Le Grand-Théâtre et les Célestins se sont conformés à cet antique usage, et pour nous, bien que la première représentation de *Faust* ait eu lieu, et que M. Mélingue nous ait conviés aux émotions du drame moderne, nous imiterons cet exemple.

Plus de chants d'amour, de mélodies entraînantes; plus de cris de passion ni de comédie où l'esprit étincelle; plus de pompe ni de mise en scène; tout se tait, et ce silence, ce recueillement ont encore quelque chose de grand et de profond qui saisit l'âme. — Le chant n'est plus à l'opéra : il se retrouve à l'église dont les voûtes sonores et assombries renvoient à l'écho l'hymne immortel du *Stabat* de Pergolèse. — Le drame qui se joue est celui de l'humanité elle-même symbolisée dans le sacrifice du Calvaire. — Il s'agit peu en ce moment de Marguerite de Bour-

gogne et de Diane de Méridor; c'est une autre victime dont l'agonie nous occupe. La scène ne se passe pas sur les planches d'un théâtre indifférent, c'est sur un autel paré de verdure, entouré d'une lumière discrète, qu'on voit se dérouler cette épopée sanglante que deux mille ans n'ont pu vieillir.

Autrefois, à pareille époque, et sur le parvis du temple ou dans une vaste salle, les élèves des écoles, le pèlerin de retour du saint voyage jouaient au naturel le drame de la passion et créaient ainsi le théâtre moderne. — De tout cela que reste-t-il? les paradis, où tous vont pour un instant incliner leur front, humilier leur pensée.

Il semble, et c'est une remarque que chacun a pu faire, qu'à pareille époque, comme pour s'associer à la tristesse commune, le soleil s'enveloppe d'un épais manteau de brouillards et nous dérobe ses vivifiants rayons. — C'est bien la semaine du deuil et de la pénitence; l'agitation est silencieuse, le bruit est morne, toute gaieté meurt à peine éclosée, et les cloches elles-mêmes dont l'harmonieux refrain avait quelque chose de vivant, se sont tues; elles ont cédé la place à l'aigre crécelle. — La tradition enfantine dit

qu'elles sont parties pour Rome et qu'elles en reviendront pour le grand jour de Pâques. Les enfants ont raison et nous partageons leur naïve croyance; Pâques est pour nous tous, avec le printemps qui s'avance, la nature qui s'éveille, les théâtres qui recommencent leur vie, un véritable jour de résurrection.

JANIER

On comprend donc que quelque grand et légitime qu'ait été le succès de *Faust*, quelque soit notre désir de le constater et de faire à MM. Achard, Ismaël, et à M^{mes} de Maësen et Willem la part qui leur revient dans ce nouveau triomphe, nous puissions renvoyer à la semaine prochaine le compte-rendu et l'appréciation de cet ouvrage.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Cirque Rancy.

L'Alcazar va ouvrir ses portes au public, et celui-ci ne manquera pas de se rendre aux représentations du Cirque qui s'y installe. Ce n'est pas la première fois que M. RANCY DE CHALLAIS vient à Lyon, et pendant ses deux précédents séjours, tous les amateurs de l'art hippique ont

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

I.

BROUILLE ET RACCOMMODEMENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Non ! s'écrièrent d'une seule voix les deux antagonistes, du ton qu'ils auraient pris pour repousser une injure. — Non ! nous sommes ennemis.

— Vous êtes ennemis; soit, reprit Estampes. C'est un droit que personne ne vous conteste; mais vous êtes des hommes, et, en cette qualité, vous devez savoir que les lois de l'honneur ne nous autorisent pas à manger nos ennemis. Se tuer un peu de sang, à la bonne heure !... Ça ne fait pas de mal, et ça entretient la main. Voilà mes principes. Ainsi, mes chers amis, si vous

voulez vous conduire en matelots civilisés, vous remonterez tranquillement à cheval, et nous continuerons la promenade sans reprendre la conversation de tout à l'heure. A Modon je vous procurerai une paire de coupe-choux, et nous vous faciliterons la douce satisfaction de vous dessiner réciproquement quelques jolis galons sur les bras. Ma foi, l'Africain, dira ce qu'il voudra. — L'Africain, c'était le lieutenant. Les matelots lui avaient donné ce surnom, parce qu'il était extrêmement brun. — Ça vous arrange-t-il?... J'espère que vous devez me trouver raisonnable !

Les deux adversaires acceptèrent cette proposition comme un pis-aller en attendant mieux.

Le maître d'armes ajouta :

— Vous me promettez d'être sage? Au fait, pour plus de sûreté, toi, Trépani, donne-moi ton couteau... Je te le rendrai à bord... Bien ! Et maintenant, reguindons-nous sur nos bidets.

L'auberge où nous nous arrêtables, ou plutôt où s'arrêtaient nos intelligentes bêtes, touchait pour ainsi dire à la porte par laquelle on entrait en arrivant de Navarin. Tout près était un corps-de-garde. Estampe alla inviter quelques soldats à boire avec nous; et ceux-ci acceptèrent avec empressement. Lorsque l'excellent vin du pays, — un poète dirait de Samos, — qui nous faisait fraterniser avec ces enfants dégénérés de la Messénie, les eut tout-à-fait disposés en notre faveur, Estampe pria l'un d'eux de lui prêter pour quelques instants son yatagan.

— Est-ce pour couper une tête! demanda vivement le Grec, en trahissant l'ardente curiosité d'un homme qui flaire un spectacle attrayant.

— Oui, répondit le maître d'armes, qui ne put s'empêcher de sourire à cette question, reflet naïf des mœurs orientales. Quoique un peu trop recourbé, je pense qu'il fera notre affaire.

Une demi-heure après, nous étions à Modon.

été unanimes pour louer l'excellent choix d'artistes qu'avait fait cet habile directeur. Cette année, son choix est encore plus heureux, et sa troupe équestre compte bon nombre d'artistes du Cirque Napoléon, de Paris, entre autres le célèbre Léopold Warekke, surnommé *l'Homme-Volant*, qui a étonné toute la population parisienne par ses audacieux exercices de gymnastique.

Nous donnons, du reste, ci-après le tableau du personnel de cette troupe si remarquable.

Le succès que le cirque Rancy a précédemment obtenu dans notre ville ne peut donc être surpassé cette année, et l'Alcazar, sans nul doute, va devenir l'un des rendez-vous favoris de nos concitoyens. F. BOILY.

TABEAU DE LA TROUPE DU CIRQUE RANCY.

ÉCUYERS.

MM. LÉONARD aîné, du Cirque napoléon.

Alphonse LOYAL, du Cirque Napoléon.

WATSON, Ecuyer américain.

PALME, Ecuyer Américain.

BERTHOLETTI, Ecuyer Américain.

JULES, Voltigeur.

Louis GAUTHIER, faisant les poses avec ses trois enfants.

ÉCUYÈRES.

M^{mes} PALME. — Caroline GOETZ. — JULIETTE. —

Louise GAUTHIER. — LOUISA. — PEYRÈS. —

La Jeune HORTENSE.

Haute-École: M. ITSCHER. — M^{me} EMMA.

L'Homme Volant, du Cirque Napoléon, M. Léopold VERRECKE.

Ascension de Cordes: M^{lle} LEPIC, élève de M^{me} SAQUI.

— Tenez, le voilà.

— Merci, mon brave. Mais il nous en faudrait encore un autre!

— Oh! oh! vous voulez donc couper deux têtes? S'il en est ainsi, ne craignez rien; mon yatagan suffira; il est assez bon. Il couperait dix têtes que cela n'y paraîtrait pas, après l'avoir essuyé.

Force fut alors de faire connaître l'usage qu'on voulait faire de ces armes; et, dès ce moment, les Grecs ne voulurent plus les prêter, parce que, disaient-ils, cela les ébrècherait. Ils les eussent confiées, volontiers, et même avec le plus grand plaisir, pour trancher tel nombre de têtes qu'on aurait voulu, mais ils se souciaient peu de leur voir courir le risque d'être réduites à l'état de seies.

L'hôtelier, moyennant quelques pièces de monnaie, voulut bien ne pas avoir les mêmes craintes pour deux énormes couteaux de cuisine, dont le manche fut allongé par Estampe à l'aide

Gymnasiarques: MM. GRINDA et MESSONIAL.

Huit Clowns, tous d'un genre différent: MM. AIX.

— SIEGRIST. — CLÉMENT. — BONAVENTURE.

— LOUIS. — Les trois frères CAVALLINI.

CAUSERIE PARISIENNE.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Ma Femme est troublée. — Félix. — M^{lle} Pierson. — Hamburger.

Les Funérailles de l'Honneur. — Le *De Profundis* du Pied de Mouton.

Aujourd'hui, cher lecteur, arrêtons-nous quelques instants sur le vaudeville *Ma Femme est troublée*, puisque vaudeville il y a, car cette pièce m'a plutôt l'air de viser à la haute comédie. Nous nageons en pleines eaux, la scène se passe soit à Bade, à Ems ou à Spa, l'endroit n'y fait absolument rien, les eaux se ressemblent toujours, et c'est aux eaux, nous dit un spirituel chroniqueur de cette semaine, que viennent les mères qui veulent se débarrasser de leurs filles, les femmes gênées par leurs maris et réciproquement.

M. Baudry est ce que l'on appelle un bon garçon, amoureux de sa femme tout juste ce qu'il faut. Seulement, il a un très-grand inconvénient pour un mari du moins; il doit trop, c'est bien mal comprendre sa position de mari: seulement il rêve, et lorsqu'il rêve il voit des troupeaux de bêtes à cornes. Ce véritable produit d'un pays annexé ne dort pas tellement qu'il ne finisse par s'apercevoir que sa femme est constamment troublée. Il y a bête à corne sous roche, se dit-il; il observe, il ne doit plus, il voit enfin M. Godot, un gandin de la plus belle venue, glisser un poulet amoureux dans la corbeille à ouvrage de M^{me} Baudry; il n'a pas besoin d'en voir davantage; que faire? Position perplexe du mari! Une

de morceaux de bois. On se rendit ensuite dans une vaste cour entourée de hautes murailles. Les choses, je dois le dire, se passèrent convenablement et selon les règles. Pour s'interposer entre les combattants et les séparer, lorsqu'il y aurait lieu, le maître d'armes s'était muni d'un gros bâton, et en avait fait prendre un autre au candide Godot, son élève, en le forçant à se placer en face de lui. L'infortuné conserit faisait pitié, tant il était pâle et tremblant; on eût dit qu'il s'agissait de l'égorger, et, vraiment, il était plus mort que vif.

Les adversaires, que tous ces préliminaires impatientaient, se mesuraient déjà des yeux sans parler. Ils s'attaquèrent bientôt avec fureur.

— Plus doucement, criait pendant ce temps-là le maître d'armes.... Avance donc, Godot!.... Et surtout ne partez pas ensemble vous autres, ou vous allez vous enfoncer... Bien!... bien!... comme ça.... Oh! le joli coup de manchette!

esclandre: on est ridicule! Non, il va lui-même simuler une passion pour une amie de sa femme, ayant bien soin de la lui faire connaître. Il y a à cette occasion une scène charmante entre Félix (Baudry) et M^{lle} Blanche Pierson (Emma). Il supplie sa femme de le garantir contre cet amour; enfin il l'occupe tellement par la jalousie de cette passion supposée, qu'elle oublie tous les Godot de l'endroit et qu'elle marie immédiatement Jenny avec un M. Gérard, qui fait très-bien dans la pièce comme accessoire. La fine fleur des gands Godot, qu'en faites-vous? Il reste seul, non pas avec son déshonneur, mais avec un volumineux bouquet aussi ridicule que sa personne, bouquet qu'il devait offrir à Jenny, comme fiancée, sur laquelle M. Baudry lui avait donné de fausses espérances.

Cette pièce est rendue d'une façon charmante. Félix a été ce qu'il est toujours, d'une finesse dans son jeu et d'une gaieté de bon ton que lui seul peut rendre. M^{lle} Pierson a été charmante comme dans toutes ses créations, pleine d'esprit, de grâce, de finesse, enfin ravissante en tout point, elle tient décidément ce qu'elle promettait en entrant à la scène, d'être une artiste distinguée.

Hamburger (Godot) a été très-applaudi dans son rôle de parfait gandin; c'est une création qui lui fait honneur.

Le *Pied de Mouton* qui tient le public parisien haletant depuis plus de six grands mois va céder la place brillante qu'il occupe à la Porte-Saint-Martin, non parce que la pièce ne fait plus d'argent, car la salle est comble tous les soirs, mais à cause d'engagements pris avec les auteurs d'un drame nouveau intitulé *les Funérailles de l'honneur*. Espérons qu'à la première représentation

Que c'est lestement porté! Bravo! Trépani... Mais bien rendu, ma foi! Courage, Scarlati.... vous n'avez encore que des égratignures; continuez... Godet! Que le feu du ciel t'élingue; je crois que tu recules. Ne vas-tu pas t'évanouir. Ah! les amis, ne frappez pas avec le plat, ou vous n'en finirez jamais... Voilà un petit coup de figure qui n'est pas trop mal,.... ni ce coup de flanc non plus... Scarlati! tu prends tes parades trop bas; tu as failli te faire pincer les doigts... Et toi, Trépani, efface davantage ta poitrine; si tu t'étais mieux tenu, ce coup de pointe ne t'aurait pas labouré... Oh! maintenant, c'est assez; séparez-vous, vous dis-je... Si vous n'êtes pas contents, c'est que vous n'êtes pas raisonnables. Quant à moi, je ne puis pas laisser aller les choses plus loin. Avance donc, Godet.

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

de cette pièce, nous n'assisterons pas à l'enterrement de l'esprit et du bon goût français, chose trop fréquente, hélas ! dans le drame moderne.

M. Raphaël Félix a, dit-on, acheté à M. Marc Fournier, l'habile directeur de la Porte-Saint-Martin, tous les décors, trucs, machines et jusqu'au corps de ballet du *Pied de Mouton*, pour courir la province, ainsi qu'il l'a déjà fait à propos du *Fils de la Nuit*. Lyon va sans doute être la première ville qu'il fera jouir de ses merveilles.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

PETITE CHRONIQUE.

Le célèbre Wagner, qui, depuis plus d'un an, tient en émoi tout le monde artistique, vient enfin de représenter son œuvre capitale, le *Tannhäuser*. Cet opéra qui a causé tant de bruit avant son apparition, a fait, à l'Académie Impériale de Musique, une chute retentissante. Chef-d'œuvre incompris, il n'a réussi qu'à exciter le rire et à provoquer les sifflets.

Comment cette œuvre, dont le succès était plus que problématique, a-t-elle pu être accueillie par l'Académie Impériale de Musique et être montée au prix d'énormes sacrifices ?

Le *Gaulois* l'explique dans l'anecdote suivante :

« C'était dans une soirée intime, aux Tuileries, il y a tout au plus trois mois de cela.

» On jouait aux charades, jeu favori de l'Empereur.

» M^{me} de Metternich, qui se trouvait dans le camp de l'Impératrice, s'avança vers l'Empereur qui commandait le camp opposé. Elle portait un plat contenant un mets quelconque, qu'elle lui présenta en lui disant :

« — Goûtez-en, sire, il est de mon invention. Puis, sur son ordre, la musique joua trois fois le finale de la marche du *Tannhäuser*. Après quoi, effleurant de son pouce le bout spirituellement relevé de son petit nez, — simulait ainsi à merveille ce que les titis appellent un *pied de nez*, — elle retourna dans son camp.

» Plus d'un quart d'heure se passa sans qu'on pût deviner le mot de cette singulière charade. Et force fut à l'Empereur, qui se pique d'être, à ce jeu, d'une assez jolie force, de s'avouer vaincu.

» Il pria la charmante princesse autrichienne de le tirer d'embarras.

» A une condition, lui répondit-elle, c'est que vous me donnerez votre parole pour ce que je vous demanderai.

» L'Empereur promit.

» Le mot était *Metternich* (Mets-ter-nique).

» On comprend aisément l'hilarité que provoqua cette originale décomposition.

» Les rires apaisés, le quart-d'heure de Rabelais arriva pour l'Empereur.

« — Vous m'avez donné votre parole, sire, lui dit M^{me} de Metternich, voici ce que je vous demande :

» Que le *Tannhäuser* soit immédiatement en répétition à l'Opéra.

« — Y pensez-vous, sire ? s'exclama, à ces paroles, le ministre d'Etat, cette représentation nous coûterait deux cent mille francs au moins !

» Le *Tannhäuser* sera joué suivant votre désir, se contenta de répondre l'Empereur en souriant le plus agréablement du monde.

» Et voilà comment Richard Wagner doit la représentation de son œuvre :

» 1° A M^{me} de Metternich ;

» 2° A un pied de nez fait à l'Empereur. »

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

VIII.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Georgette hésita longtemps. Elle aimait le lieu témoin de son enfance. Le reste de l'île lui semblait un monde inconnu. Ce long voyage l'effrayait. Elle en avait peur.

Mais Georgette la pria tant, il lui dit si bien que son refus le rendrait malheureux !...

Enfin, elle consentit à partir !...

Georgette bondit de joie ; et, — dès le lendemain, à l'aube naissante, ils sortaient de Dublin par la porte du sud.

Tout alla pour le mieux du monde jusqu'aux limites de leurs promenades ordinaires ; mais là, Kevin s'arrêta sur ses trois pattes et sembla, de son regard contrit, supplier les voyageurs de ne pas s'aventurer plus loin.

Georgette n'eut pas mieux demandé, mais déjà Georgette semblait impatient de se remettre en route.

Alors la pauvre fille se retourna une dernière fois vers le clocher de sa ville natale qui disparaissait à l'horizon, et s'écria en pleurant :

— Adieu, Dublin... Adieu !

— Non, pas adieu, — répliqua Georgette, — mais au revoir !...

— Peut-être, frère ! — sanglota-t-elle en s'appuyant sur son épaule. Qui sait si nous les reverrons jamais !...

Quant à Kevin, il jappa d'un ton plaintif ; regarda piteusement sa jambe infirme, puis, comme un philosophe qui prend gaiment son parti, il se mit à suivre ses deux jeunes maîtres, en boitant le moins possible.

Depuis la baie de Dublin jusqu'à l'embouchure du Black-Water, le pays est verdoyant, fertile, presque riche. Aussi les quinze premiers jours du voyage furent-ils pleins de charmes et de plaisir pour Georgette et pour Georget.

Georgette elle-même avait oublié les tristes pressentiments du départ.

Partout les deux enfants se voyaient accueillis et fêtés dans les fermes et dans les cottages. Rarement il leur tombait un penny, mais partout on partageait avec eux les amples gamelles de pommes de terre bouillies. Kevin engraisait à vue d'œil, et ne boitait presque plus.

Cependant, si le présent était agréable, rien ne s'annonçait en mieux pour l'avenir, et pas une obole ne formait encore le commencement de la double dot exigée.

Aussi, tout en cheminant, Georget employait toute son éloquence pour démontrer à Georgette combien la fortune est inutile au bonheur.

Mais elle s'obstinait dans son préjugé.

— Et d'ailleurs, — disait-elle, — rien ne nous presse encore ; tu ne dois avoir guère plus de quinze ans, moi, guère plus de treize.

Un jour, aux environs de News-Bors, les trois voyageurs se trouvèrent au milieu d'un horrible tapage.

Un jeune homme, désespéré, furieux et difficilement retenu par vingt bras robustes, voulait enfoncer la porte d'une ferme qui venait de se refermer violemment sur lui.

Nos jeunes curieux demandèrent la cause de sa colère, de son désespoir.

Voici ce que leur apprit un des assistants :

— Ce jeune homme devait épouser le jour même la fille du fermier ; elle apportait une livre sterling, lui possédait un jeune pourceau. Tout allait pour le mieux, et la veille au soir on se disait encore : A demain le mariage... Mais, dans la nuit, le pourceau était mort, et maintenant on mettait à la porte le fiancé, qui n'avait plus rien.

— Tu vois, dit Georget, avide de profiter de la circonstance... tu vois, sœur... la fortune peut se perdre, et le bonheur s'enfuit avec elle. Suppose que nous ayons tous deux notre schelling, et que l'un de nous vienne à égarer le sien... Il vaut donc mieux ne rien avoir ni l'un ni l'autre...

— Cela nous porterait malheur, je te le répète, — insista Georgette, — et d'ailleurs, puisque j'a-

consenti à voyager pour amasser notre dot, attendons au moins la fin du voyage.

— Mais, si, de retour à Dublin, nous sommes aussi pauvres qu'au départ, ah! que diras-tu, alors?

— Nous verrons, — balbutia Georgette, qui ne voulait pas se départir entièrement de son ultimatum. Nous verrons quand viendra l'âge.

Mais dans cette réponse évasive, Georget vit toute une promesse de bonheur. — N'obéissant qu'à son impatience, il pressait ardemment la marche du voyage, au risque de fatiguer les petits pieds mignons de sa compagne et les trois pattes épuisées de son boiteux compagnon.

De sorte que, dès le lendemain, ils entraient dans le comté de Cork.

IX.

Quel changement! quelle différence avec les comtés de Waxford et de Wicklow!...

Plus de riants cottages, plus de champs en culture, plus d'arbres ombrageant les chemins.

La stérilité, la désolation, la misère!

Partout, le voyageur fatigué ne rencontre que des masures effondrées, des huttes informes, des terriers de bêtes fauves, où des créatures humaines, hâves et décharnées, grelottent la fièvre, agonisent dans l'abrutissement ou le désespoir, et meurent de faim!

Eh bien! ces malheureux gardaient encore une part pour l'hospitalité.

Mais que partageait-on?

Des pommes de terre gâtées, des racines amères, et quelquefois des herbes sauvages... le tout cuit ensemble et formant une bien triste bouillie.

Parfois, c'était pis encore que cela... Rien!...

Alors, il fallait parcourir les campagnes arides avec des hordes affamées d'enfants fiévreux et moribonds... chercher tout le jour un tubercule oublié dans la terre cent fois déjà remuée.... disputer une étrange pâture, une picorée hasardeuse aux animaux des bois, aux oiseaux du ciel!...

Combien alors les pauvres petits voyageurs maudirent cette fatale idée d'ambition et de voyage!

Georget seul conservait encore quelque force et quelque énergie.

Mais la chétive Georgette se traînait défaillante et blême.

Mais Kevin devenait plus gémissant et plus éclopé que jamais.

Quelques jours encore, et c'en était fait de Georgette et de Kevin!

Georget s'arrachait les cheveux, en s'accusant du malheur de Georgette.

Nul espoir n'apparaissait à l'horizon!...

Cependant, quelques milles avant Youghal, ils aperçurent, au bord de la baie, une cabane où quelques matelots s'enivraient de whisky, tandis que leur goëlette se balançait à distance sur les flots moutonneux de la mer.

Ils se trainèrent jusque-là, ils tendirent à l'aumône leurs mains amaigries.

Mais deux matelots saisirent Georgette par la taille et voulurent l'embrasser, en criant des mots qu'elle ne comprit pas, mais qui ramenèrent pour un instant de vives couleurs sur son pâle visage.

Puis, elle se mit à pleurer.

Georget s'élança sur les matelots et parvint, après bien des coups donnés et reçus, à délivrer sa sœur.

Il frappait à la fois des pieds et des mains, il mordait; Kevin, de son côté, mordait aussi. De sorte qu'on les jeta tous les trois à la porte. Et sans aucun soulagement à leur détresse.

A quelques pas du fatal cabaret, Georgette chancela.

Alors Georget la prit dans ses bras, et la porta jusqu'au sommet d'une des dunes laborieuses qui bordent, en cet endroit, la mer; ses forces ne lui permettaient pas d'aller plus loin.

— Courage, sœur! dit-il en la déposant à terre..., courage. Youghal n'est qu'à six mille d'ici, et peut-être, à Youghal, on nous fera l'aumône!...

— J'ai bien faim! murmura Georgette d'une voix presque éteinte.

— Eh bien! — proposa Georgette, laisse-moi courir jusqu'à Youghal!... Dans quelques heures, je serai de retour, et, dussé-je voler, je te rapporterai du pain!

— Non! — murmura la pauvre petite avec un reste d'énergie. — Toi, voler!... j'aime mieux cent fois mourir!... Et puis, je ne veux pas rester ici toute seule, à côté de ces vilains hommes qui me font peur!...

— Mais que faire alors?... — s'écria le pauvre garçon d'un accent désespéré.

— Attends jusqu'à demain matin! — répondit la jeune fille. — Le sommeil me rendra sans doute assez de forces pour que je puisse me remettre en route; déjà mes paupières se ferment... Reste près de moi, frère; tu vois... je m'endors tout doucement... A demain?...

Et déjà la douce enfant, appuyant sa tête sur les genoux de son frère et la main dans sa main, s'endormait d'un fiévreux sommeil.

Georget veillait, lui!...

Par fois ces mots terribles s'échappaient comme une plainte déchirante des lèvres entr'ouvertes de la jeune fille:

— J'ai faim!... faim... faim...

Kevin, étendu sur le sable, lui faisait écho par un gémissement sourd et étouffé.

Georget pleurait et priait.

Un moment, il eut la pensée de profiter du sommeil de sa sœur pour courir jusqu'à Youghal.

— Mais comment partir sans risquer de la réveiller?... elle tenait en dormant la main de Georget.

Avec toutes les précautions imaginables, il chercha à se dégager.

Georgette rouvrit les yeux, où passèrent de tendres reproches... puis elle resserra plus étroitement encore sa fiévreuse étreinte...

Le pauvre garçon était comme rivé sur cette étroite dune de sable à la jeune fille mourante!...

Quelle nuit épouvantable et longue! Ce fut à croire qu'elle ne finirait jamais!...

Le malheureux resta immobile, le cœur brisé, les yeux ardemment fixés sur cette cabane maudite, où les matelots chantaient encore...

C'était horrible!

— Qui sait! — se disait-il cependant, — lorsque les matelots seront partis, le maître se montrera peut-être plus charitable envers nous. C'était là sa dernière espérance.

Vers la fin de la nuit, une épaisse et large fumée s'échappa tout à coup du toit de chaume.

Georget crut rêver, car les tortures de la faim lui faisaient déjà des visions étranges.

Mais, non!... c'était bien une réalité.

On mettait le feu au cabaret, dont la cave sans doute était vide, et dont le misérable propriétaire venait de s'enrôler avec ses derniers buveurs.

La lueur de l'incendie éclaira les flots; Georget aperçut le canot s'éloigner du rivage avec un matelot de plus qui chantait aussi fort que les autres!...

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.